

**B**ien sûr, le néophyte doit consentir à un petit effort d'imagination. De l'acropole de Kanesh, le directeur du site, Fikri Kulakoglu, un archéologue de l'université d'Ankara, montre du doigt les bordures des champs alentour, à plusieurs centaines de mètres : ici une haie, là un affleurement de pierres à peine visible, là encore un fossé entre deux parcelles. Le visiteur ne perçoit pas grand-chose, mais l'œil érudit y distingue les limites de la ville, là où s'élevaient les quartiers de la ville basse, tout autour de l'acropole.

À l'âge du bronze, le tissu urbain couvrait probablement jusqu'à 230 hectares, abritant de 25 000 à 35 000 habitants. « Au XX<sup>e</sup> siècle avant notre ère, Kanesh était sans doute la cité la plus importante d'Asie mineure », dit Fikri Kulakoglu. Le site, d'ailleurs, se trouve en plein cœur de l'Anatolie, à 260 kilomètres au sud-est de l'actuelle Ankara. En contrebas de la ville haute, une dizaine d'hectares sont fouillés depuis plus d'un demi-siècle : c'est là que se trouvait le *karum*, le comptoir des marchands assyriens. Le quartier était fait de maisons de brique à un étage et à toit plat, érigées sur des fondations de pierre, construites autour d'une petite cour. Les briques ont disparu, les pierres sont toujours là. Les chercheurs estiment qu'environ 3 000 à 3 500 personnes vivaient dans le secteur, en majorité les marchands et leurs familles, venus de la ville d'Assur, dans la région de l'actuelle Mossoul (Irak). Des « immigrés », dirait-on aujourd'hui.

Les milliers de tablettes à l'écriture cunéiforme découvertes dans leurs maisons permettent d'entrevoir les aspects que pouvait revêtir le « vivre-ensemble », à l'âge du bronze, il y a quarante siècles. Avec à la clé quelques éléments de réponse à une question qui prend ces dernières années une importance particulière en Europe et ailleurs : celle de savoir si la défiance entre communautés, les discriminations, le sentiment de supériorité ou le mépris, voire ce que nous nommons le racisme, ont existé de tout temps. « Ces documents offrent une fenêtre exceptionnelle sur la manière dont les gens de différentes origines ethniques et culturelles vivaient ensemble et interagissaient, explique Fikri Kulakoglu. La plupart du temps, nous fondons nos interprétations sur des inscriptions officielles qui sont aussi des éléments de propagande. Ici, nous avons accès à ce que les gens "normaux" s'écrivaient, à ce qu'ils pensaient vraiment. »

L'un des premiers enseignements des lettres de Kanesh ne tient pas à ce que l'on y trouve, mais plutôt à ce que l'on n'y trouve pas. « A ma connaissance, parmi les milliers de lettres aujourd'hui traduites, il n'existe aucune mention de tensions entre communautés, ou de mépris de la part des marchands assyriens envers les populations locales, dit l'assyriologue française Cécile Michel (CNRS), l'une des meilleures spécialistes de ce corpus. Pas plus, d'ailleurs, que l'inverse. » Dans ces textes, les marchands assyriens désignent les habitants de Kanesh et tous ceux avec qui ils commercent en Anatolie par le terme *nuwa'um*. « C'est probablement un mot qui désigne ceux qui ne parlent pas le vieil assyrien », dit l'assyriologue Mogens Trolle Larsen (université de Copenhague), qui étudie ce corpus depuis soixante ans. Lorsqu'ils déchiffrent les tablettes, les chercheurs traduisent généralement *nuwa'um* par « Anatoliens » – non sans savoir que ce mot recouvre des réalités très différentes.

### Mariages mixtes

Les noms propres mentionnés dans les textes découverts à Kanesh montrent une grande diversité ethnolinguistique parmi ces « Anatoliens ». La majorité était constituée de Hittites, mais il y avait aussi parmi eux des Louvites, des Hourrites, des Hattis, et sans doute d'autres groupes – Palaïtes, Ourartéens – dont la présence est attestée en Anatolie à l'âge du bronze. Autant de communautés aux identités culturelles et religieuses différentes, parlant des langues disparates et aujourd'hui disparues, et sans aucune ressemblance avec le vieil assyrien (apparenté à l'arabe et à l'hébreu) parlé par les marchands d'Assur en exil. Pourtant, comme le note M. Larsen, d'éventuelles difficultés de communication ne sont quasiment pas abordées dans les documents de Kanesh. « Il n'y est presque jamais question d'interprètes, dit le chercheur danois. Dans cette société cosmopolite, il devait être bien plus naturel qu'aujourd'hui de parler et de comprendre plusieurs langues. »

Les contrats de mariage découverts montrent que de nombreuses unions mixtes étaient célébrées. Souvent, les marchands assyriens installés sur place prennent pour seconde épouse une Anatolienne – la première demeurant dans leur région d'origine, à Assur. Les Anatoliennes, épouses au rabais ? « Elles bénéficiaient de droits comparables à ceux des Assyriennes, rectifie M<sup>me</sup> Michel. Si leur époux divorçait pour retourner à Assur, il leur versait un dédommagement et elles con-

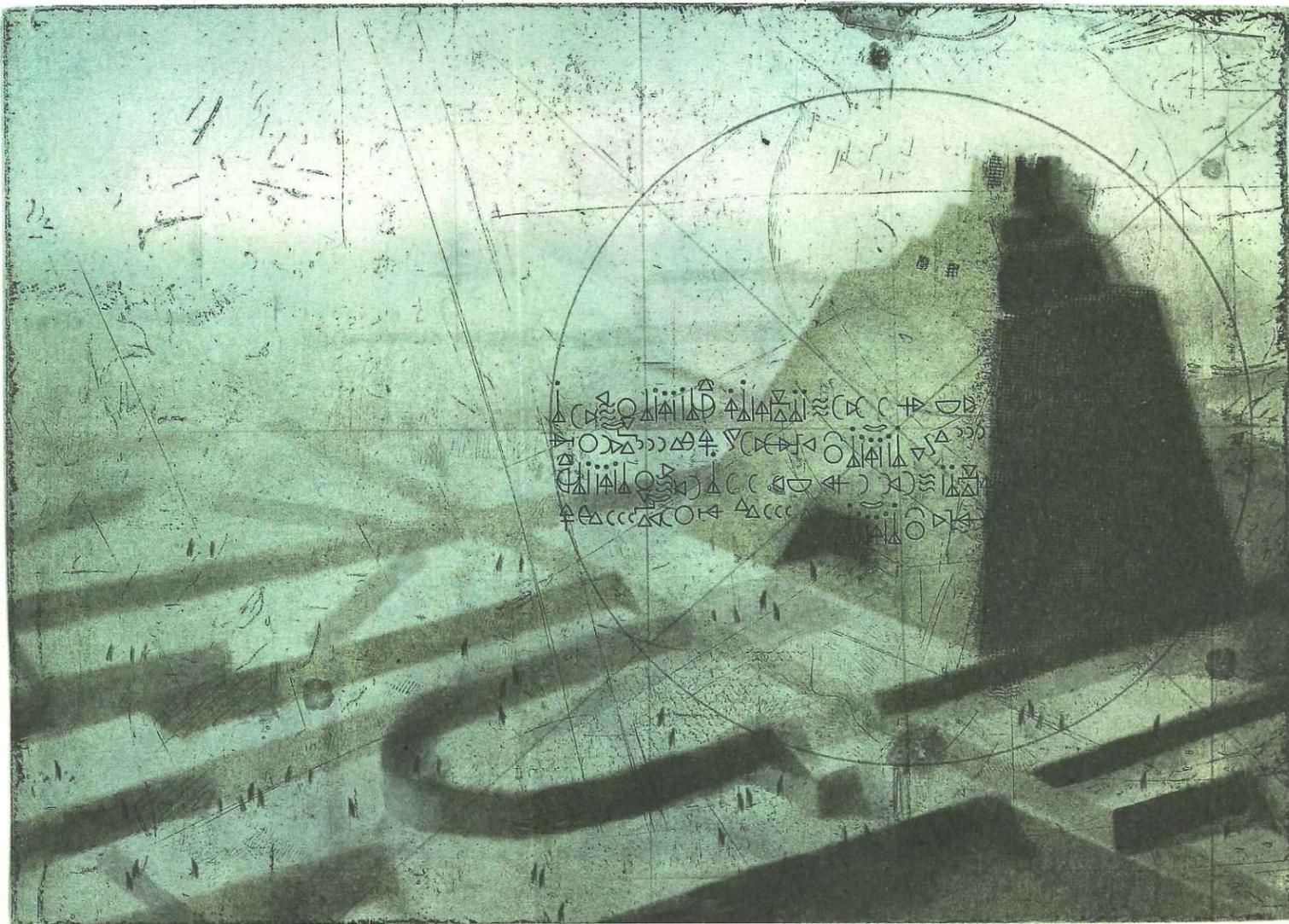
servaient généralement la maison conjugale. Elles pouvaient ensuite se remarier. »

Symétriquement, des Assyriennes pouvaient aussi convoler avec un Anatolien à leur goût. Ce fut le cas d'une certaine Ishtar-Bashti, installée à Kanesh avec son mari, un marchand du nom d'Al-tab. A sa mort, elle se remaria avec un Anatolien du nom d'Annuwa – au grand dam de son père. Dans une lettre qu'il lui écrit, celui-ci remarque sur un ton de reproche : « Quand je t'ai donnée en mariage à Al-tab, cela m'a coûté cinq mines d'argent. Après qu'il est mort, tu t'es mariée à un Anatolien et j'ai dû, à nouveau, dépenser cinq mines d'argent. » Ce n'est pas l'identité du mari qui pose ici problème, plutôt le montant de la dot... Les lettres de Kanesh offrent d'autres exemples de tels mariages mixtes – des Assyriennes venant chercher un mari en Anatolie. « Elles étaient peut-être attirées par un droit matrimonial plus favorable, les sociétés anatoliennes étant à cette époque plus égalitaires que les sociétés mésopotamiennes : en particulier, les Anatoliens se mariaient généralement sous le régime de la communauté de biens, explique M<sup>me</sup> Michel. Il est très possible que cela ait influé sur les contrats de mariage conclus entre époux assyriens, les rendant plus favorables à l'épouse. »

La plus grande part des quelque 22 000 textes de Kanesh couvre une période d'environ soixante-dix ans, de 1920 avant J.-C. à 1850 avant J.-C. Dans certains cas, les chercheurs peuvent reconstruire les arbres généalogiques de familles entières. « Il est remarquable de constater qu'au bout de trois générations on trouve dans les familles mixtes des frères et sœurs portant indistinctement des prénoms assyriens et anatoliens, indique M. Larsen. Pour la période la plus tardive couverte par les documents de Kanesh, il n'est même plus possible d'identifier l'appartenance d'un individu à un groupe ethnique particulier sur la base de son nom. » Cela n'a l'air de rien, mais dans combien de familles françaises, au XXI<sup>e</sup> siècle, une Fatima est-elle la sœur d'un Jean-Christophe ?

« DANS CETTE SOCIÉTÉ COSMOPOLITE, IL DEVAIT ÊTRE BIEN PLUS NATUREL QU'AUJOURD'HUI DE PARLER ET DE COMPRENDRE PLUSIEURS LANGUES »

MOGENS TROLLE LARSEN  
assyriologue



SERGIO AQUINDO

# Vivre ensemble, il y a quatre mille ans

**Lettres de Kanesh - 5/5** – Les milliers de tablettes découvertes dans les ruines de la cité anatolienne permettent d'entrevoir comment cohabitaient différentes communautés, à l'âge du bronze, il y a quarante siècles

Les marchands de Kanesh ne livrent dans leurs archives que peu d'informations sur les éventuelles difficultés de leur acclimation au monde anatolien. Et les démêlés avec le pouvoir local qu'ils mentionnent ont plus à voir avec leur penchant pour la fraude qu'avec leur identité d'Assyriens. Dans une lettre, trois marchands mettent en garde l'un de leurs collègues : « Le fils d'Innaya a fait conduire ses marchandises de contrebande chez Pusu-ken mais [elles] ont été saisies et le palais a saisi Pusu-ken, et l'a jeté en prison ! Les gardes ont été renforcés. La princesse [de Kanesh] a écrit à Luhassaddiya, Hurrama, Salahsua [d'autres cités anatoliennes] et à son pays à propos de la contrebande, et des vigies ont été postées. »

### Fraude, contrebande et espionnage

En tout état de cause, les méfaits d'un individu – fraude, contrebande voire espionnage au profit d'une cité concurrente – n'induisent jamais de sanctions collectives pour l'ensemble du *karum*. M. Larsen note que, si les autorités anatoliennes n'hésitent pas à user de la force pour faire respecter le prélèvement des taxes et contrôler le commerce de certains biens, elles demeurent dépendantes des marchands assyriens. Car l'étain qu'ils apportent d'Assur est crucial pour la métallurgie du bronze, l'un des poumons de l'économie de l'époque. Kanesh n'offre cependant qu'un aperçu des activités de la diaspora commerciale assyrienne en Anatolie et de son influence culturelle sur les populations locales. « Les documents trouvés sur place indiquent que le *karum* de Kanesh était le plus important, mais on sait qu'il existait plus de trente comptoirs analogues dans la région, raconte Cécile Michel. Outre Kanesh, les sites de seulement trois de ces villes ont été découverts, on ignore où se trouvent les autres. »

L'efficacité de ce réseau commercial a probablement inspiré les chancelleries locales : les roitelets anatoliens finirent par adopter, non seulement l'écriture cunéiforme, mais aussi la langue assyrienne pour leurs échanges diplo-

matiques. En témoigne une lettre célèbre, découverte en 1955 par l'équipe de l'archéologue Tahsin Özgüç, dans les ruines du palais de Kanesh. Elle est adressée par un certain Anum-hirbe, roi de la cité de Mamma, à son homologue de Kanesh, Warshama – théoriquement son allié. Anum-hirbe reproche à Warshama de ne pas avoir tenu l'un de ses vassaux, le prince de la ville de Taishama, qui s'est rallié à ses adversaires. « Lorsque mon ennemi m'a vaincu, l'homme de Taishama a envahi et détruit douze de mes villages, s'indigne Anum-hirbe. Il s'est emparé du gros et du petit bétail. Il a dit : "Le roi est mort, je suis donc libre d'aller piller !" Au lieu de protéger mes terres et de les défendre, il les a brûlées et n'a laissé qu'une fumée pestilentielle. Quand ton père, Inar, a assiégé la ville de Harsamna pendant neuf ans, mes terres sont-elles tombées sur les tiennes et ont-elles tué le bétail et les moutons ? »

Nous sommes au XVIII<sup>e</sup> siècle avant notre ère, au crépuscule de la présence assyrienne en Anatolie et l'ambiance entre souverains locaux semble fortement délétère. Ces guerres finiront par mettre un terme au commerce des marchands d'Assur en Asie mineure. Kanesh est incendiée à plusieurs reprises, puis abandonnée pendant des décennies ; le dernier document datable découvert dans la ville remonte à 1718 avant notre ère. Sur l'acropole, Fikri Kulakoglu montre un bloc du palais d'un hectare qui surplombait la ville : on voit encore l'encoche de l'une des énormes poutres qui soutenaient le faîtage du bâtiment. Autour, les briques ont fondu, comme vitrifiées par l'intensité du feu. « Le palais a dû brûler pendant des semaines, dit l'archéologue. A plusieurs kilomètres à la ronde, toutes les populations de la plaine ont sans doute assisté à cet événement spectaculaire. » Fikri Kulakoglu signale en passant ces deux petits miracles toponymiques : le nom moderne du site est Kültepe, ce qui, on s'en souvient, signifie en turc « colline de cendres », et le nom du village voisin, Karahöyük, veut dire « butte noire ». ■